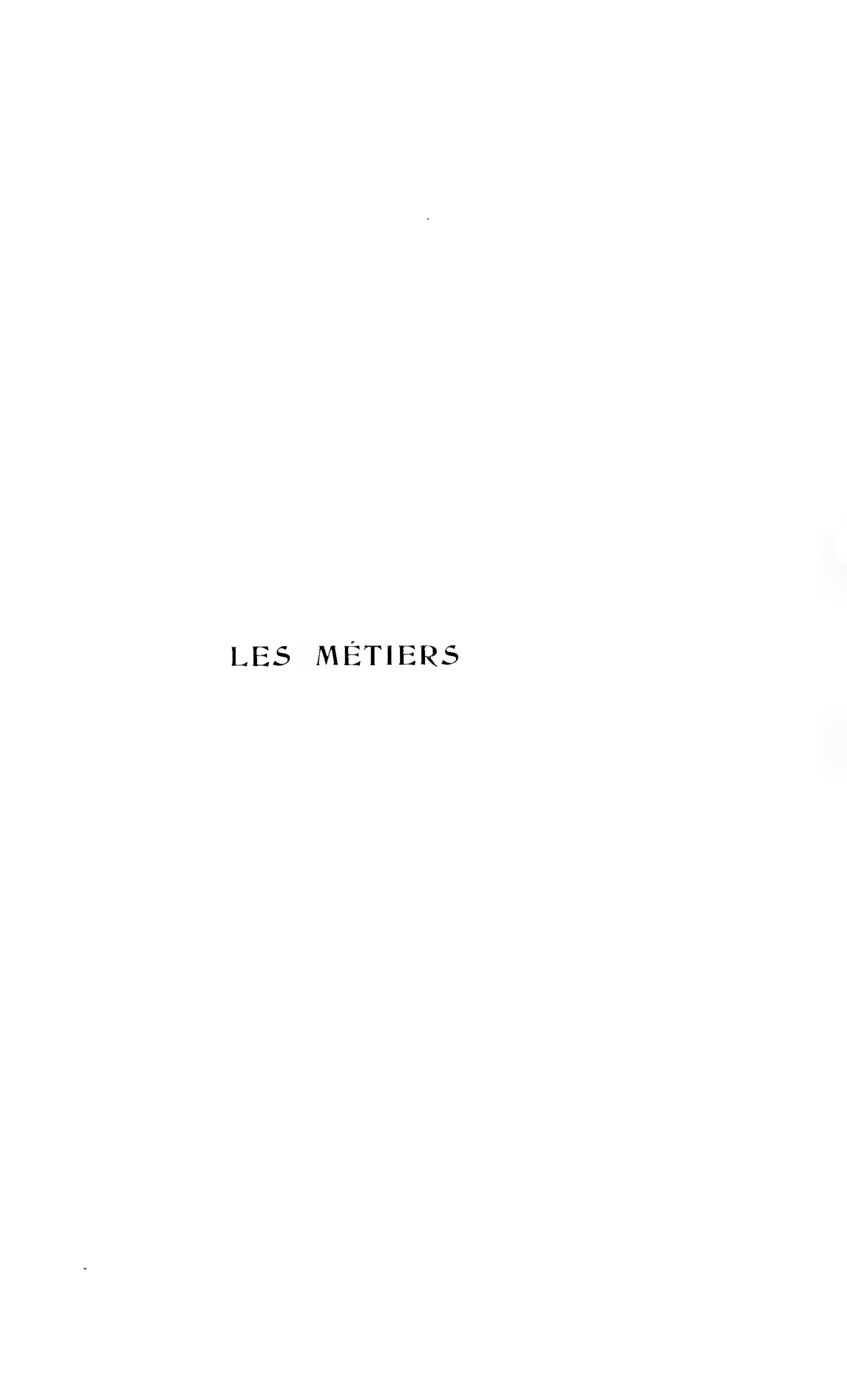
René BAZIN

Les Métiers





LES MÉTIERS

René BAZIN.

LES MÉTIERS

ILLUSTRATIONS EN NOIR
ET EN COULEURS
DE PLOZ



PUTEAUX-SUR-SEINE
26, Rue de la République

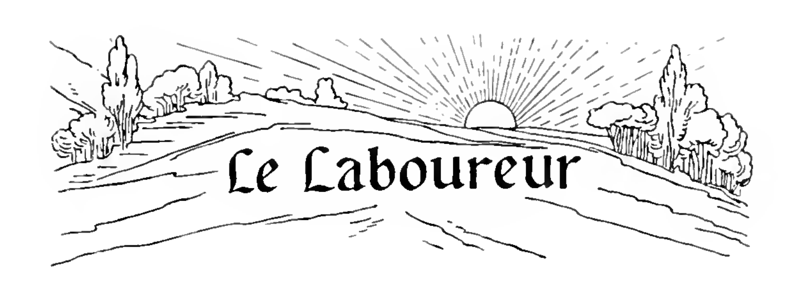
PRIEUR & DUBOIS & Cie
Imprimeurs-Éditeurs







LE LABOUREUR



Le Laboureur

QUAND vous vous promenez dans la campagne, aux mois d'automne, si vous rencontrez un attelage de labour, arrêtez-vous et regardez.

Quatre bœufs, ou deux bœufs et un cheval, ou deux chevaux, tirent la charrue dont le laboureur, en arrière, tient, dirige, élève ou abaisse les bras frémissants. Les bêtes vont lentement. Sous l'effort du soc de fer invisible, la terre se fend, s'ouvre, se tourne, retombe sur les débris de moisson qu'elle portait encore, et qu'elle engloutit, herbes folles, chaume, luzerne, maïs, qui vont devenir un engrais pour la moisson future. Les couches profondes du sol sont ramenées à la surface, afin de s'y pénétrer d'air et de lumière. Le laboureur, et c'est là une vérité de science et de poésie tout ensemble, a pour mission de mêler un peu de ciel

à la terre. Puis il revient, il sème, et le grain germe, pour que le monde continue de vivre.

Pensez que le labour est le plus ancien des métiers, et le plus universel. Dès le début, et lorsque l'homme marchait sur un sol tout jeune et saturé d'énergies, il inventait la charrue. Elle est sculptée sur les plus vieux monuments, célébrée dans les plus vieux livres. Simple branche d'arbre d'abord, aiguisée en forme d'épieu, elle devait, au cours des siècles, être fabriquée en métal, s'enrichir d'un versoir et d'une paire de roues. Mais l'idée première n'a pas changé. Même la forme de la charrue primitive s'est conservée intacte dans un grand nombre de pays. J'ai vu les Arabes d'Afrique labourer avec une sorte de gros hameçon de bois qui égratignait la poussière et que tirait un chameau attelé avec un âne. J'ai vu des machines à peu près semblables dans les campagnes de l'Asie Mineure. J'ai rencontré, dans la plaine de Rome, quinze charrues de front, exactement alignées, ouvrant et rejetant ensemble la terre violette. C'étaient les mêmes instruments que Virgile avait décrits : un coin de fer, deux ailes de bois, une plate-forme, à l'arrière du timon, sur laquelle le laboureur se tenait debout. Une moitié du monde ne laboure



point autrement. En vérité, il y a peu d'exemples d'un outil aussi vénérable par l'âge, aussi sûrement indicateur de la commune origine des hommes, aussi noble par les services qu'il a rendus. Pensez à cela.

Pensez qu'il n'y a guère, non plus, de métier plus complexe. Le laboureur ne se contente pas de préparer la terre pour la semence du froment ou du seigle : il doit connaitre la culture de vingt plantes ou fourrages qui trouvent leur emploi dans une ferme ; il doit nourrir et élever plusieurs sortes d'animaux dont chacune exige des soins différents ; il doit être un peu ingénieur, — au moins d'instinct ou d'expérience, — pour niveler ses champs, les irriguer, dresser les talus, réparer les hangars et les ponts ; un peu vétérinaire, un peu bûcheron, un peu marchand, un peu vigneron.



Ce n'est pas tout. Un fermier est un chef. Il commande sur son domaine. Autorité, prévoyance, initiative, patience, il a besoin de faire preuve de qualités très diverses, et il n'excellera dans son métier qu'à condition de les posséder toutes. Il lui faut plus d'intelligence générale et plus de véritable ouverture d'esprit qu'à l'ouvrier, auquel il est encore supérieur par les conditions de la vie. Car il dépend très peu du propriétaire, encore moins d'une clientèle, et, au contraire,

par les saisons qui l'obligent à modifier et à varier son travail, par les bons et les mauvais jours dont il profite ou dont il souffre, il dépend plus immédiatement de Dieu que les autres, ce qui grandit toujours les hommes.

Pensez que ce métier, ancêtre des métiers et le plus noble qui soit est aussi le plus nécessaire. Le vieil économiste Turgot disait avec raison : « Le laboureur peut absolument se passer du travail des autres ouvriers, mais aucun ouvrier ne peut travailler, si le laboureur ne le fait vivre ». C'est lui, en effet, qui fournit le pain, la viande, et une foule d'autres richesses que la terre peut donner.



Pensez que le laboureur a donc joué dans l'histoire de notre pays un rôle immense. Rôle à peu près muet, il est vrai. Quelques historiens en ont profité pour représenter nos ancêtres les paysans comme des êtres accablés de misère, ignorants de leurs droits et soumis à toutes les tyrannies. C'est là une affirmation injurieuse pour nos vieux pères et pour nous-mêmes, autant que déraisonnable. Je ne sais pas s'ils connaissaient tous leurs droits, nos vieux pères, mais ils connaissaient leur devoir, ce qui a toujours été plus difficile, et ils le remplissaient. Ils souffraient des maux de leur temps, comme nous souffrons des maux du nôtre, mais il a fallu qu'ils

eussent beaucoup d'esprit, beaucoup de courage, de bonté, de probité, d'honneur et même quelque bien-être, puisqu'ils ont fait ce chef-d'œuvre qui est la France, chef-d'œuvre que les rois tout seuls n'auraient pu faire, pas plus qu'un général ne gagne une bataille sans armée.

Pensez enfin, quand passe l'homme qui laboure et qui sème, que si la France perdait ses paysans attirés par les villes, ceux-ci seraient remplacés par des mercenaires étrangers, ou bien de vastes parties du territoire retourneraient à la sauvagerie de la forêt et de la lande. Et apprenez à estimer et à honorer le métier si humble et si grand, qui ne pourrait mourir sans que la patrie mourût.





LE MEUNIER



LE MEUNIER



Il y a eu autrefois beaucoup plus de meuniers que nous n'en avons aujourd'hui. Les règlements de police et plusieurs autres causes ont détruit la bâtisse et chassé les meuniers. Quand vous voyagerez sur une route de France, que ce soit au nord ou au midi, vous ne rencontrerez guère de chaînes de collines qui n'aient des moulins pour fleurons. Les uns sont encore vivants, droits sur le pivot, les ailes tendues et tournant à la brise, les autres ne sont plus que des carcasses de planches ou des murs en ruines. Surtout au bord des routes, il n'en reste plus guère debout : les gens de loi ayant prétendu que l'ombre des ailes faisait peur aux chevaux.

Peur aux chevaux! Est-ce que les bicyclettes, les tramways, les pétrolettes, les rouleaux à vapeur, les chemins de fer sur route ou sur levée ne sont pas aussi des épouvantails? Cependant on ne les supprime pas. J'en voudrais à l'administration de ses exigences et du grand nombre de meuniers qu'elle a vexés, si le principal ennemi de ceux-ci n'était, hélas! le progrès même. Les grandes minoteries ferment les petites. Les meuniers des deux sortes sont atteints, et ceux qui faisaient travailler le vent, et ceux qui se faisaient aider par le courant des ruisseaux.

Car le premier caractère du meunier, c'est d'avoir du bon temps et de n'être guère que le surveillant de son associé, l'eau ou le vent, qui tourne la meule. Le meunier reçoit la clientèle. Il a les joues enfarinées, une blouse blanche, l'air bien portant et les yeux vifs.

— Bonjour, maître Honoré, not'meunier.

— Bonjour, Chétif.

— Je vous amène ma récolte de grain pour que vous m'en rendiez la farine et le son. Ça vous va-t-il?

— A moitié bien. Je vous prendrai cher.

— Qu'y a-t-il encore? L'an dernier, vous disiez que le froment était dur à casser vos meules. Cette année, il est mou, pesant, lourd dans la main comme un chapelet.

— Il y a qu'il y en a trop. Tout le monde veut être servi à la fois. Si vous êtes pressé...

— Justement, je le suis.

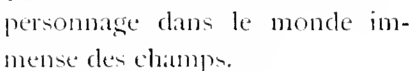
— Alors, vous n'avez qu'à porter votre récolte à d'autres. J'ai pour deux mois de travail avant de m'occuper de vous, à moins que vous ne restiez là, comme vous faites, le nez en l'air, pour souffler dans les ailes de mon moulin.

Chétif ne remportera pas son grain. Il l'enlève de la charrette, il le monte, par l'échelle, sac à sac, et le place à l'endroit que lui désigne maître Honoré : « Par ici, Chétif, par là ; serrez bien vos sacs l'un contre l'autre : tous les coins sont précieux, dans mon moulin ».

Quand l'autre est parti, maître Honoré passe la tête par la lucarne. Il voit, à trente pieds au-dessous de lui, les champs de la colline, plus bas encore ceux de la vallée, les bois, la route où, cahotante, s'en va la charrette vide. Il mouille de salive son index pour juger d'où vient le vent, se retire à l'intérieur, change d'un degré l'orientation de sa voilure, s'assied sur un sac plein, et, tandis que la meule ronronne, que les planches craquent sous la brise, que les souris grignotent, et que la campagne perd ses dernières feuilles, il s'endort, assuré qu'au réveil la besogne sera faite.

De là vient qu'à toute époque, dans les contes et dans les histoires, le meunier a été représenté comme

une sorte de philosophe. Il a le temps de l'être. Il reçoit beaucoup de gens, il sait les petites nouvelles et les grandes, il sait ceux qui payent bien et ceux qui demandent crédit. On le suppose volontiers bavard. Il est un



personnage dans le monde immense des champs.



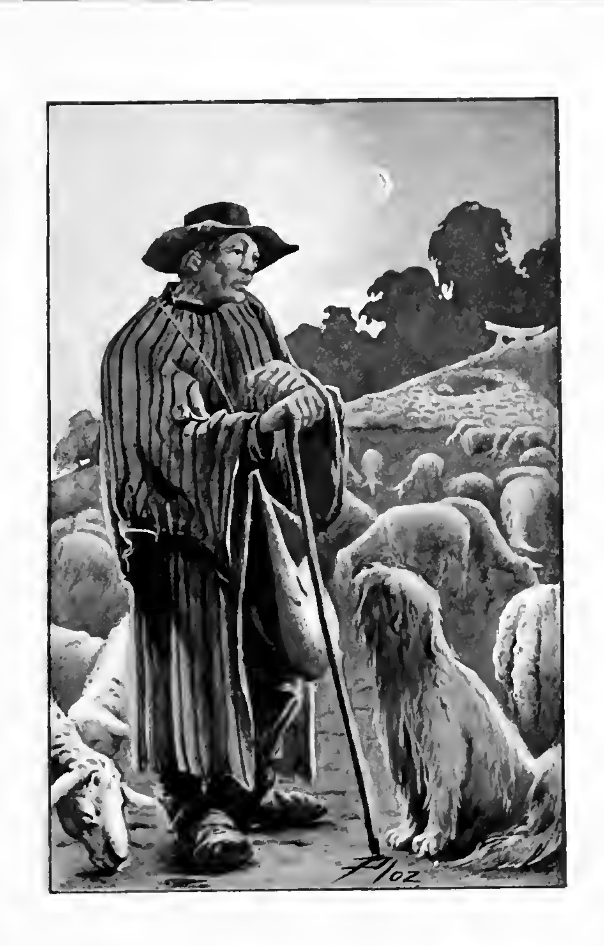
Pour le voir en sa prospérité, nombreux, sûr de sa clientèle comme du vent qui ne manque guère et qu'on retrouve un jour ou l'autre, il faut aller dans les petits pays, loin des villes, au bord des torrents, dans les campagnes que peu de routes traversent. Je sais des coins d'Italie, ou d'Espagne, je sais des cantons de montagnes, dans la Basse-Autriche, où le métier n'a rien perdu de son renom, ni de sa quiétude. Et si je ne parle pas de la Hollande, où tant d'ailes de moulins virent à la brise de mer, c'est que les moulins hollandais, qu'on voit rangés en ligne sur les digues, servent moins à moudre le froment qu'à chasser l'eau envahissante. Ils ne sont pas de la confrérie.

En France, ils disparaissent. Le meunier de village s'en va, et je le regrette.

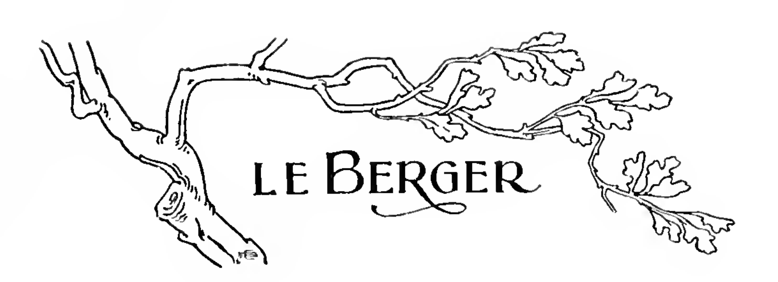
Je ne le regrette pas seulement à cause du pittoresque de son moulin, — avez-vous remarqué le grand nombre de moulins que les peintres ont essayé de nous représen-

ter ? — mais pour des raisons plus graves. Les industries sont comme la propriété : il n'est pas bon qu'elles soient la chose d'un tout petit nombre. Et quand un métier meurt, trop de familles tombent avec lui.

Tendez vos toiles, serrez bien le vent, restez sur vos collines, meuniers d'en haut ; que nos neveux entendent encore le vire-vire des quatre ailes ! Meuniers d'en bas, ne quittez pas la chaussée où la rivière se heurte et grossit en tournant, ne quittez pas l'écluse mal fermée d'où jaillit une lame d'eau claire, et que nos neveux entendent encore le tic-tac des grandes roues !



LE BERGER



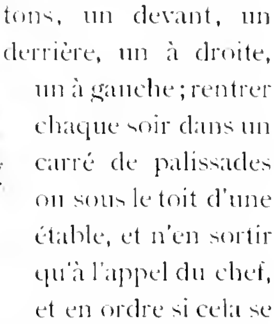
LE BERGER



VOILA le grand silencieux. Par toute la terre, les bergers sont parents, beaucoup plus que leurs moutons.

Si vous avez traversé seulement la Beauce, la Champagne ou la Brie, vous avez vu l'homme et son troupeau. On ne sait lequel mène l'autre, et j'incline à croire que c'est le troisième personnage de la bergerie, le chien, qui est vraiment le travailleur, le gardien, la tête et l'esprit du ménage. On lui a appris, quand il était tout jeune, quand le poil ne formait pas encore des houppes au bout de sa queue, des franges au bas de ses pattes, qu'un mouton bien élevé devait trouver sa nourriture dans les chaumes les plus secs, dans les landes les plus rases; ne jamais s'approcher

des récoltes vertes, des pâturages abondants, et que c'était là un crime méritant un coup de croc ; ne pas s'écarter du troupeau, ce qui serait d'une indépendance tout à fait déplacée, mais paître environné de quatre autres moutons, un devant, un derrière, un à droite, un à gauche ; rentrer chaque soir dans un carré de palissades ou sous le toit d'une étable, et n'en sortir qu'à l'appel du chef, et en ordre si cela se peut. Le chien connaît tous les devoirs du mouton, et il veille à ce que celui-ci n'en oublie aucun. Il est infatigable, ardent, peu bruyant, mal payé d'un morceau de pain noir. On ne le voit jamais dormir que d'un œil et d'une oreille. Et c'est à cause de lui que le berger a des loisirs.



Il en a par tous pays. J'ai vu les bergers des Landes tricoter, et de même ceux de la Crète. J'ai reçu l'hospitalité chez ceux de la campagne romaine, dans la hutte couverte en roseaux, que surmontent la croix de bois, et l'échelle, et la lance, tous les attributs de la Passion. Ils ont sculpté de leurs mains le mobilier de leur campement, les bois des lits, les tables, les chaises dont les

dossiers sont ornés d'ostensoirs et de calices, témoignages de la foi de ces humbles. En Espagne et ailleurs, quelques-uns font de la contrebande. Je sais que le journal a été vu dans les mains de quelques autres, et n'a jamais sans doute été lu avec tant d'attention par aucun de ses lecteurs. Mais les plus longues heures de la vie des bergers se passent dans le rêve. Ils contemplent le troupeau, l'horizon, les nuages, l'herbe à leurs pieds. Ils pensent peu de chose et très longtemps la même chose. Ils n'ont même pas la distraction du mouvement. Par le grand chaud ils sont immobiles ; on les retrouve immobiles, presque à la même place, lorsque le vent glacé balaye les plaines. Pendant l'orage, tandis que les autres travailleurs des champs se mettent à l'abri, les bergers se contentent de mettre leur manteau. Ils reçoivent la pluie, la grêle et la gelée comme un arbre de la campagne. C'est ce qui fait leur visage tanné et ridé de bonne heure, et leurs yeux indifférents, trop habitués à regarder les choses, et qui regardent les hommes de la même manière, triste et lente.



Les bergères ont toujours eu plus d'esprit. Je ne connais pas de berger qui ait fait figure dans l'histoire, depuis le roi David. Encore n'exerça-t-il la profession que très peu de temps. On peut citer, au contraire, plu-

sieurs saintes bergères, créatures exquises, d'intelligence éveillée et haute, de cœur héroïque. Personne n'a raconté qu'elles fussent négligentes de leurs moutons. Il est vraisemblable qu'elles étaient exactes à les faire sortir, le matin, de l'étable, à les faire rentrer le soir, à les empêcher, tout le jour, de causer du tort au bien d'autrui, soit au champ de blé du voisin, soit à la forêt du roi. Mais elles passaient à prier Dieu le temps que les bergers, leurs pareils, dépensent à rêvasser. Leur esprit ne se reposait, ni ne dormait. Il conversait avec les anges, avec les saints ; il s'emplissait des exemples de pureté, de force morale, de pitié pour la souffrance des autres, de courage contre l'épreuve personnelle, de droiture et de simplicité, qu'on n'apprend pas nécessairement dans les livres, mais que les plus pauvres enfants du monde, aux temps jadis comme aujourd'hui, pouvaient connaître et méditer, à condition d'avoir une famille chrétienne. Personne ne distinguait ces bergères d'avec les bergères voisines. On les croyait destinées à devenir de simples ménagères de village. Tout à coup, une circonstance les révélait à elles-mêmes et au monde. Ces inconnues, ces filles les plus obscures de la campagne étaient préparées à d'étonnantes mis-



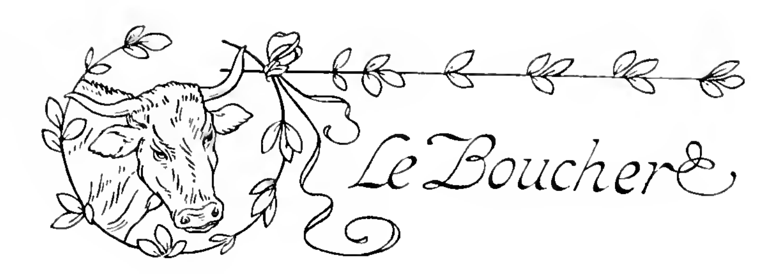
sions. Elles possédaient le secret de toucher les âmes cruelles et lourdes, de se faire écouter en parlant de sacrifice et d'effort ; elles comparaissaient sans crainte devant des seigneurs et des rois, ordonnaient comme ayant autorité, menaçaient au nom de la justice divine, sauvaient une ville assiégée par un prince barbare, ou conduisaient une armée, battaient les ennemis mieux que de vieux capitaines, redonnaient vie et gloire à la France presque morte, et ne la nommaient qu'avec de tels mots d'amour qu'aucun fils ou fille de ce pays n'en a mieux parlé que celles-là. C'étaient sainte Germaine de Pibrac, sainte Geneviève, Jeanne d'Arc et leurs sœurs.

L'une d'elles a été choisie pour patronne de Paris. Et ce n'est pas un mince sujet de réflexions et d'admiration que ce fait inattendu : la première ville de France ayant pour protectrice une bergère.





LE BOUCHER



LA légende n'est pas favorable au boucher. Elle a fait de lui un personnage cruel, elle a donné des instincts féroces à celui qui, par métier, verse le sang des bêtes, manie leur chair encore chaude, les dépouille de leur peau ; elle l'a souvent transformé en tueur d'hommes. Dans la légende de saint Nicolas, on se souvient que les trois petits enfants

> S'en vont un soir chez un boucher :
> — Boucher voudrais tu nous loger ?

La réponse est affirmative ; on voit ce gros homme à face rouge, le coutelas à la ceinture, qui répond aux trois innocents que la place ne manque pas chez lui, qui s'efface, et les reçoit dans l'ombre de ce vieux logis à

pignon, dont la façade est barrée de poutres brunes qui font des croix de Saint André. Hélas !

Ils n'étaient pas plutôt entrés,
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Laissons de côté cette inexactitude du poète, qui parle de saloir chez un boucher, tandis que les vases de grès, la saumure et le secret de la conservation du lard ont été, de tout temps, le privilège des charcutiers. Accordons que la force physique a toujours été en honneur, et fort justement, dans un métier où elle est nécessaire, et que ceux qui possèdent la force peuvent être tentés d'en abuser. Convenons que les exemples n'en sont point inouis, et qu'on trouverait aisément, dans l'histoire de la vieille France, des récits de séditions, de batailles dans les rues et de pillages, où les bouchers d'une ville eurent leur maitresse part. Il n'en reste pas moins certain que les caractères généraux qui distinguent les gens de la profession, ne sont ni la cruauté ni la violence. Ce seraient bien plutôt des qualités ou des défauts bourgeois. La boucherie est une pépinière de rentiers dont les enfants



seront fonctionnaires. Et le boucher, qu'il soit de Provence, de Languedoc, de Bretagne ou de Picardie, le boucher gros et gras, l'œil luisant, le teint haut, le verbe de même, actif et remuant dans sa boutique étroite, parmi les viandes dont il respire la graisse, est, au moral, un finaud, un conservateur et même un peu, à sa façon, un élégiaque. Je vais le montrer.



Il a une habileté, en effet, que les ménagères connaissent, et dont elle se défient, quand il pèse la viande, d'une main leste et prompte, ou qu'il ajoute, au morceau demandé, un paquet d'os ou de nerfs qu'on ne demandait pas, ou qu'il taille d'un coup de couteau, le sachant bien, quatre livres de bœuf au lieu de trois qui suffisent.

Adroit il l'est encore, il est même retors, quand il va dans les marchés, afin d'acheter du bétail. Car la plupart des bouchers de province s'approvisionnent ainsi directement dans les foires ou dans les fermes. Ils ont l'air de financiers en blouse bleue, auprès des campagnards qui tiennent leur vache ou leur bœuf par le nez ; on devine qu'ils ont en poche l'argent dont ils paieront, s'ils achètent. Mais achèteront-ils ? Avec leur mine indifférente, leur dédain qu'ils expriment en haussements d'épaules, leur habitude de calomnier la marchandise, leurs feintes de

s'éloigner, ils intimident les plus madrés et ils lassent les plus patients des vendeurs. Quand ils ont fait le tour d'une bête, ils savent ce qu'elle pèse. Ils lui ont aussi trouvé vingt défauts. J'en ai connu un qui ne manquait pas de dire au propriétaire de deux bœufs attelés au même joug et conduits au champ de foire : « Si seulement ton bœuf de droite avait le devant de ton bœuf de gauche, ça serait un joli bœuf, mais tels qu'ils sont, aucun n'est bon ». Il avait une réputation considérable, et chaque fois qu'il disait sa phrase, il gagnait trente écus.

Achetant bon marché, vendant cher, le boucher s'enrichit vite. Il juge que le monde n'est pas si mal fait, puisque les bouchers réussissent. Il offre une broche à sa femme, un piano à sa fille, une épingle à son apprenti, il orne d'une rose en papier doré la queue de ses moutons pendus à l'étalage. Pour lui-même, il se réserve le plaisir de détacher les coupons de quelques bonnes rentes 3 %, de quelques bonnes obligations de chemins de fer et de quelques bonnes valeurs à lot, qui sont une occasion d'espoir et d'émotions. Il thésaurise ; il dédaigne les stériles agitations des politiciens ; il demande que le quartier soit tranquille, que le travail ne s'arrête nulle part, et que les herbages soient beaux dans la campagne. Cet homme n'est point déraisonnable. Il achète bientôt une ferme, et c'est là ce qui découvre le fond de son âme.

Le boucher, ai-je osé dire, est un élégiaque. N'est-ce pas vrai ? Il devient acquéreur d'une ferme parce que le

placement lui semble avantageux et solide. J'accorde qu'il ne ferait pas l'affaire si elle n'était point une bonne affaire. Mais il a une arrière-pensée d'avenir. Il rêve d'une maison rustique, pas trop loin de la ville, au bord d'une route si c'est possible, où l'on se retirerait, chez soi, environné de terres, d'arbres et de gazons qui ne seraient point à d'autres. Le rêve se réalise un jour. Vers la cinquantaine, le boucher fait bâtir un pavillon sur son domaine ; c'est là qu'il se repose, toujours jovial et le teint cramoisi ; c'est là qu'il pêche ou qu'il chasse, qu'il reçoit ses amis et les traite copieusement : c'est là aussi qu'avant d'être un vieillard il meurt d'apoplexie.





LE PECHEUR AU FILET



LE PÊCHEUR AU FILET



LE pêcheur à la ligne a un frère, le pêcheur au filet, comme la comédie a une sœur, la tragédie. Ils ne se ressemblent pas.

Cela est bien évident pour le marin, pour le pêcheur côtier dont la vie est pleine de fatigue et de danger. Nous possédons, en France, toutes les variétés de ce type d'hommes, et toutes sont précieuses. Nous avons le Provençal qui capture le thon à la madrague et qui tend le trémail pour la dorade et le rouget, pêcheur que connaissait déjà la vieille Gaule, descendant de ces races méditerranéennes qui ont toutes du sang africain, batailleur, fataliste et pirate ; nous avons les Basques et les Bretons, qui pêchent la sardine

ou traînent le chalut sur les fonds de sable, depuis l'embouchure de l'Adour jusqu'à Granville, et qui se divisent en plus de colonies bien distinctes qu'il n'y a d'arrondissements maritimes ; nous avons les marins de Normandie et ceux des Flandres, gens du Nord, aventuriers de la mer grise et froide, pêcheurs de harengs et de morues, et pour lesquels il semble que les périls soient encore plus nombreux, avec les brumes et les bourrasques plus fréquentes, avec les courants des mers étroites, avec l'incessant passage des grands navires qui coupent les petits en deux et ne sentent pas même la secousse.



Oui, les tempéraments sont d'une infinie variété, et les voyageurs qui ont un peu couru le littoral de la France pourraient dire, presque à coup sûr, en passant devant une rangée de marins de l'État : « Toi, tu es de Bayonne, toi de Saint-Nazaire de Provence, toi de l'île de Groix, toi de Bréhat, toi de Honfleur, toi de Dunkerque », tant les visages et les attitudes révèlent les origines. Mais l'unité de métier a fait son œuvre aussi. Ces hommes sont tous des braves, des audacieux, des industrieux. Ils ont vingt façons différentes de s'habiller, de parler, de gréer un bateau, de souquer sur la rame, d'appâter le poisson et de com-

poser une bouillabaisse, mais ils n'en ont qu'une d'être adroits et de n'avoir peur de rien. Et c'est ce qui nous vaut la marine de France.

On peut en dire presque autant des pêcheurs de nos lacs et de nos fleuves, qu'on ne trouve pas rassemblés dans un même corps de troupes, et qui ont cependant, d'un bout de la France à l'autre, une parenté d'humeur.

Le long des fleuves, dans les prairies, ils bâtissent une cabane de planches goudronnées, quelquefois une maison en pierre, mais, qu'il soit noir ou blanc, le logis se distingue aisément de celui d'un rural, d'un petit rentier, d'un ouvrier d'usine ou d'atelier : il n'a point de jardin, et des filets sèchent par devant, sur la terre ou sur l'herbe. Un jardin ! En vérité, celui-là en a-t-il besoin, qui se lève avant le jour, rentre à la nuit, et reçoit dans ses poumons tout l'air sans poussière qui court sur l'eau en marche ? Quand aura-t-il le loisir de le cultiver ? Et la femme aurait-elle mieux le temps d'arroser les laitues et de planter les choux, elle qui doit constamment raccommoder les mailles déchirées des éperviers, des seines, des nasses, des trémails, des verveux, des pièges presque sans nombre où se prend le poisson d'eau douce ?

D'ailleurs, le pêcheur est un nomade ; le plus souvent il campe au bord des rivières, et, s'il a une maison comme celle d'un bourgeois, ce n'est pas dans sa « champagne », où il est en guerre permanente, contre l'eau, le vent, le poisson, les braconniers, les gardes-pêche et

les bateliers. Le pêcheur loue très cher à l'État le droit de pêcher dans une portion limitée de fleuve ou de rivière, jusqu'à trois kilomètres en amont et deux kilomètres en aval, ou plus, ou moins. Il sait que la carpe est devenue rare, — c'est lui qui en est cause, — que la perchaude diminue, que le barbillon n'abonde pas ; il sait que, par les grands froids, la pêche est impossible, que, pendant deux mois de printemps, elle est interdite, et qu'il y a, dans le métier, des veines malheureuses et inexplicables. Il est donc âpre au gain, dévastateur, imprévoyant. L'eau est par lui plus braconnée que les bois par les paysans. Il n'est pas souvent en règle avec la loi pour la grandeur des mailles de ses filets. On le rencontre, parfois, sur les bancs de sable, à des heures où l'honnête pêche ne se fait plus. Il jette volontiers un coup d'épervier dans les réserves déclarées intangibles par l'administration.



Toutes les occasions lui sont bonnes. Quand les rivières sont prises par le froid, il assemble en tulipe les branches d'un saule émergeant, se cache au milieu, et, au petit matin, dans les brumes où les oiseaux voyagent avec les premières lueurs de jour, il tire les canards sauvages, les sarcelles et les oies. Quand un héron gris s'aventure à portée de fusil, il le tire aussi

et va le vendre à quelque amateur. Au printemps, sur les talus des prés, il déniche des œufs de vanneau. Dans les jours chauds de l'été, s'il voit dormir un brochet, entre deux nénuphars, il a deux chances de le prendre et une de le manquer.

La plupart de ces pêcheurs de fleuves sont agiles et bien découplés. Ils sont agiles aussi d'esprit, moins silencieux que beaucoup de marins, moins savants sur la distinction entre le tien et le mien, plus retors et moins désintéressés. Mais la vie libre les fait assez indépendants. Ils sont serviables, durs au mal, capables d'un acte de courage pourvu que ce soit sur l'eau. La race n'est point méprisable. Elle aurait quelques défauts de moins si le métier rapportait plus, si le poisson était plus abondant dans des eaux mieux aménagées.



LE TISSERAND



Le Tisserand

C'ÉTAIT, autrefois, une belle industrie domestique, celle du lin et du chanvre. Si le chanvre ne poussait que dans quelques régions, dans les terres légères et profondes des plaines arrosées, le lin épanouissait sa fleur bleue presque partout en France. On le trouvait dans chaque village, comme des fileuses pour le filer. Il donnait sa fleur à tout le monde, ses graines au moulin pour faire l'huile, ses tiges aux vieilles femmes et aux jeunes filles, qui avaient le privilège de la quenouille, les mères ayant les bras chargés d'enfants.

Elles filaient donc, les anciennes et les jeunes, la quenouille passée sous le bras gauche et le plus souvent attachée au corsage ; elles filaient en gardant les moutons et les oies, en conduisant les vaches au champ ;

elles tournaient le fuseau dans leur main droite : c'était comme le rosaire du travail qu'elles ne se lassaient point d'égrener. Elles savaient dire l'un et l'autre merveilleusement, depuis la petite enfance. Un peu de leur bon renom, un peu de leur honneur de ménagère et de leur vertu de femme semblait attaché à leur science du fuseau. La reine Berthe filait avec ses dames d'atours, comme les plus pauvres de son royaume. Jeanne d'Arc disait à ses juges, pour montrer qu'elle était honnête fille et nullement singulière : « Je sais filer aussi bien que femme de France. »

On n'achetait pas, en ce temps-là, des chemises, des draps et des torchons tout faits dans les grands magasins, mais chaque famille avait sa fabrique de fil, comme chacune avait sa fabrique de pain sous le toit où l'on vivait. Je ne dis pas que cela fût mieux que de nos jours, mais cela était très bien. Les « marraines » habiles, quand elles louaient leur fuseau, pouvaient gagner une somme assez ronde par semaine, sans quitter le logis ni le soin du ménage. Et si, comme il arrivait le plus souvent, on filait pour soi-même ou pour ses proches, ce n'était point une chose indifférente, de porter et d'user cette toile bénie, où les mères, les sœurs, les femmes avaient mêlé un peu de leur pensée.

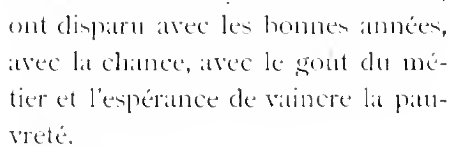
Le fil sortait de la maison en écheveaux. On le confiait au tisserand. Et celui-ci était encore un de ces innombrables ouvriers d'autrefois, que leur profession

ne séparait ni de leur maison ni de leur famille. Très souvent la femme, la fille, les fils travaillaient à côté du père, dans la pièce où ne cessait guère le claquement du métier. Le tisserand connaissait son métier de bois ; il pouvait souvent le réparer seul ; il connaissait aussi la clientèle et le goût variable du monde. Et il ne faisait point une seule sorte de toile, mais, selon la qualité du fil et de l'esprit de la fileuse, selon la fortune du client et la mode du pays, il fabriquait des toiles de tous les grains et de toutes les nuances, depuis l'étoffe rugueuse comme le granit, qu'on décorait du nom de draps, jusqu'aux fines batistes des voiles et des mouchoirs de riches.



Pendant bien des siècles, le tisserand a ainsi vécu, dans l'atelier familial. Puis le règne de la vapeur a commencé. Les métiers à la main, les pauvres petits métiers en bois, autour desquels la vie de la famille pouvait être admise et qui s'en égayaient, ont été vite dépréciés, ruinés, abandonnés. On a construit les grandes usines ; des armées d'ouvriers y sont entrés, mais pour entrer là il a fallu sortir de chez soi, et Dieu sait tout ce qu'il y a de vraie misère dans ce progrès, qui sépare l'homme d'avec la femme, et la mère d'avec les enfants !

Aujourd'hui, si vous parcourez les villages où les tisserands, autrefois, étaient nombreux, peut-être vous montrera-t-on encore, dans une cave, au bord de la route où prennent jour deux lucarnes, un vieux qui s'acharne à tisser d'après les anciennes méthodes, et qui vit misérablement. Si vous l'interrogez, il répondra qu'après lui personne ne pourra songer à pousser le métier, qui ne nourrit plus même les bons travailleurs, même les obstinés. Il dira que les anciennes toiles ont moins d'amateurs, qu'elles avaient pourtant de solides mérites, et il se plaindra. Vous remarquerez vous-même que les pots de basilic, qui verdissaient et embaumaient jadis, ou que le géranium rouge qui s'épanouissait tout l'été à la lucarne du sous-sol, sous les yeux du tisserand, ont disparu avec les bonnes années, avec la chance, avec le goût du métier et l'espérance de vaincre la pauvreté.



Heureusement, ce que la vapeur a fait, l'électricité peut le défaire. Une invention merveilleuse permet de transmettre la force motrice, le long d'un fil, à grande distance. Il y a là, peut-être, de quoi révolutionner de nouveau le monde du travail manuel, de quoi ressusciter en bien des cas l'atelier familial. Les tisserands sont de ceux qui peuvent ainsi, le plus facilement, rentrer au logis déserté. Déjà,

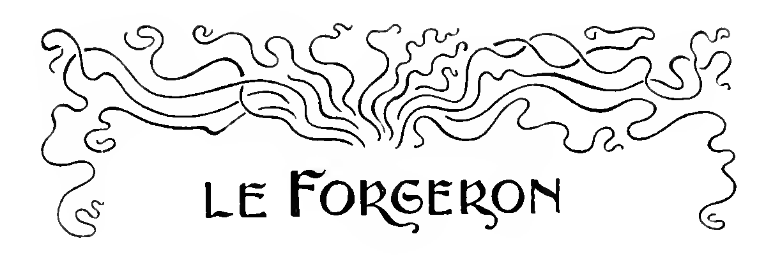
en quelques coins de la France, le bel ordre des choses est rétabli; la force, plus complètement obéissante, vient se mettre au service de l'homme partout où il lui plait d'habiter, comme l'eau, comme le gaz, et l'on voit se refaire des foyers qu'on croyait à jamais détruits. Les métiers à tisser commencent à rentrer dans les chambres.

Je souhaite de tout mon cœur l'avènement de ce progrès nouveau. Mais, ce qui ne reparaitra plus, c'est la fileuse de quenouille, c'est la fileuse au rouet, c'est toute la poésie et l'humble richesse que créaient, aux mains de nos aïeules, la laine, le chanvre et le lin.





LE FORGERON



LE FORGERON



CES enfants de saint Eloi sont tous des hommes robustes. Ils n'ont pas la graisse inutile des bouchers, mais ils ont de gros muscles, surtout des bras énormes, habitués à soulever des choses pesantes, des marteaux, des barres de fer, des roues de charrettes, des poutres qu'ils amincissent en timons. Car ils sont bien souvent charrons, à la campagne, en même temps que forgerons, et ceux qui ne construisent ni tombereaux ni carrioles, savent au moins ferrer les chevaux.

Ils ne travaillent guère seuls. Le métier exige que le forgeron ait avec lui un ouvrier ou un apprenti. Ils vivent un peu sur la route que borde leur atelier, et les plus occupés, les plus consciencieux ne passent pas une heure

sans échanger le bonjour avec l'adjoint qui se rend à la mairie, avec le messager ou la laitière qui revient de la ville, avec le valet de ferme qui s'informe si la pointe du soc est enfin redressée. Les petits gars à califourchon, montant les poulinières qui connaissent le chemin de la forge et s'arrêtent d'elles-mêmes devant la porte, arrivent avec la nuit tombante, quand les hommes ont dételé les bêtes de labour. « Que veux-tu, mon petit ? — Relever les fers à Julie, maître Foubert ; le patron a recommandé de lui mettre de bons clous. Faut-il attendre longtemps ? — Une heure au plus ». L'heure se prolonge et la nuit tombe. Les peintres ont aimé rendre cet aspect de la forge. Français, Flamands, Anglais, Allemands, ils l'ont peinte au crépuscule, quand le feu de charbon jette plus d'éclats et provoque plus de reflets dans le jour mêlé d'ombre. L'apprenti actionne le grand soufflet pendu au plafond, et tire sur la chaîne ; le patron, son lourd visage en sueur et tout illuminé, tourne et retourne le fer dans le foyer ; des chevaux sont attachés aux boucles du mur, et attendent, la tête basse, tandis que la route, derrière eux, déroule son ruban qui diminue, tourne et se perd entre les arbres.



C'est un sujet si familier à tout promeneur, que vous le trouverez reproduit sur les assiettes en couleurs qui plaisaient au bon public, encore simple dans ses curiosités, du commencement de ce siècle. Avec les « vues » de Paris, rien n'était plus à la mode, parmi les gens de la province, que les vues des principaux métiers, imprimées dans la pâte tendre, par les ouvriers de Limoges ou de Gien.

Regardez-en la collection. Après le porteur d'eau, robuste Auvergnat dont le visage s'élargit par en bas, aucun personnage n'a meilleure mine et ne semble plus heureux de vivre que le forgeron de village, posant un fer sur le sabot fumant d'un cheval. Et ce n'est pas si mal observé.



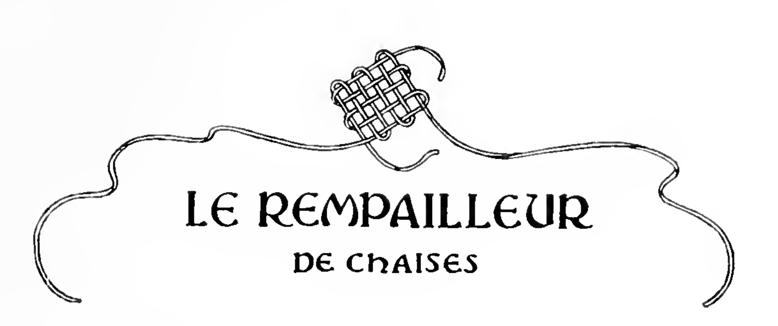
Il faut ajouter que, ici comme ailleurs, le métier grandit avec l'homme et peut s'élever jusqu'au grand art. Ce qui est fermé, dans le monde, ce qui n'a point d'issue, ce qui emprisonne à la fois les corps, les esprits et les fortunes qui ne feront que végéter, ce sont les emplois subalternes dans les administrations, les mauvaises places de scribes que des naïfs recherchent avec avidité. Les métiers manuels sont autrement libres, ils sont d'autres écoles de dignité humaine, de progrès,

d'autres sources de richesse. Au-dessus du forgeron ordinaire, il y a le forgeron assez habile pour construire des serres et des charpentes de métal ; il y a la grande entreprise qui dispose de capitaux considérables, qui forge les plaques de blindages de nos cuirassés et de nos tourelles, qui fore nos canons et lance des ponts sur les rivières, et, au-dessus encore, il y a les maîtres forgerons, ceux qui ont dessiné, battu, limé, poli, amené jusqu'à leur perfection des grilles de fer comme celles de Nancy, des portes comme celles de la galerie d'Apollon au Louvre, des armures comme celles de nos musées, des épées, des boucliers, des vases, des torchères, et même les nombreux balcons ouvragés que l'on voit encore dans les vieilles villes de France, d'Espagne, d'Allemagne, qu'on reverra demain, tout neufs, scellés dans la pierre blanche, lorsque le goût de la décoration, qui renait rapidement, aura renouvelé l'intérieur de nos maisons, et songera aux embellissements de la façade.





LE REMPAILLEUR DE CHAISES



LE REMPAILLEUR DE CHAISES



Un tout petit métier, qui a été sur le point de mourir, et qui revit. Je ne crois pas qu'il ait jamais enrichi personne ; mais il nourrit son homme. Peut-on demander plus à un métier, quand, d'ailleurs, il est sain et sans chômage ?

Qu'il soit sain, vous en conviendrez, c'est une vérité d'expérience. Les plus heureux des rempailleurs m'ont toujours semblé les plus pauvres, ceux qui, n'étant liés par contrats ni promesses avec aucun marchand, mais recevant la commande du client qui a usé la chaise, ont pour coutume d'aller eux-mêmes cueillir le jonc. Ils choisissent les jours où l'ouvrage ne presse pas, ils se dirigent vers quelque bras de rivière abandonné, vers un

étang ou une mare, au bord desquels il est connu, de science certaine et traditionnelle, parmi les gueux de la ville et les oiseaux de l'air, qu'on trouve des joncs pour joncer des chaises et pour pendre des nids. Ils cueillent avec précaution, brin à brin, en ayant soin d'allonger la main jusqu'à l'endroit où la belle tige ronde et verte s'enfonce dans une gaine de feuilles couleur de terre mouillée ; ils forment une gerbe haute comme un homme, dorment auprès si le temps dit oui, s'en retournent ensuite à leur logis, ayant pris une demi-journée de bon air, et n'ayant payé, pour acheter leur marchandise, qu'un coup de chapeau à l'adresse du maître qui passe ou du garde qui fait sa tournée.



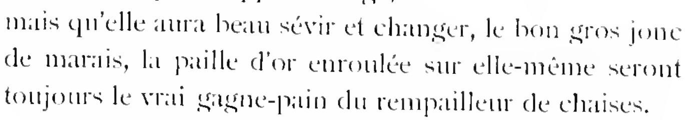
Le jonc pour les chaises, les prunelles pour la boisson, l'herbe folle et frisée qu'on coud dans les matelas, les escargots des haies, la myrtille, le muguet, la fraise des bois et quelquefois le pissenlit, sont les derniers biens vacants des terres civilisées. C'est le profit des petits rempailleurs. Les autres, ceux qui travaillent, non à leur compte, mais pour un chaisier, un tapissier qui les emploie, reçoivent d'ordinaire le jonc en même temps que le meuble à garnir. Ils ont moins de promenades à

faire. Mais les uns comme les autres, ils ont pour atelier l'appartement familial ; ils tordent le jonc ou la paille sans quitter la maison ni les enfants ; ils ont l'âme mieux en paix pendant que les mains s'agitent. L'usine ne les engloutit pas.

Un moment, ils ont pu se croire menacés. Quelques vieux rempailleurs de ma connaissance ont abandonné le métier, croyant que le métier allait les abandonner. Songez donc ! au lieu de jonc et de paille de seigle, les générations nouvelles demandaient qu'on tressât, selon un goût savant, des lanières d'écorce de rotin, ou même des écorces d'autres bois ! Plusieurs s'y refusèrent. Les enfants de ceux-là, ou leurs cousins, plus philosophes, acceptèrent l'évolution des genres, tressèrent tout ce qu'on voulut, et s'en trouvèrent bien.



Il ne fallut pas un temps très long pour leur démontrer que le rotin s'use comme autre chose, et que la mode peut bien compliquer un peu l'apprentissage,



mais qu'elle aura beau sévir et changer, le bon gros jonc de marais, la paille d'or enroulée sur elle-même seront toujours le vrai gagne-pain du rempailleur de chaises.

Quant au chômage, il n'est jamais très long. Prin-

temps, été, automne, hiver, on s'asseoit en toute saison ; en toute saison les gamins sautent à pieds joints sur les chaises ou font éclater, avec la pointe du couteau, les belles torsades de seigle pour s'en faire des couronnes. Le rempailleur crie dans la rue : « Pailleur ! Pailleur de chaises ! » On l'appelle ; il monte ; il redescend avec le meuble endommagé ; il l'a pendu à son bras droit ; il en pend un autre à son bras gauche ; il accroche de nouvelles chaises invalides aux pieds des deux premières ; il rentre chez lui portant une pyramide. Et le travail peut commencer. La femme aide souvent l'homme. Les enfants, s'ils sont assez débrouillés et adroits, taillent les barreaux de bois blanc. Un sansonnet en cage, un bouvreuil, un pinson siffle à la fenêtre. J'ai vu des familles de rempailleurs qui étaient gaies comme leur oiseau. Je dois avouer cependant qu'elles demeuraient peu fortunées, et moins sûres que lui de la graine quotidienne.





LE JARDINIER-FLEURISTE



LE JARDINIER-FLEURISTE



C'EST un joli métier que celui-là, très sain, suffisamment lucratif, et dont la bonne renommée n'a jamais été compromise dans les violentes grèves et les séditions. Les jardiniers sont des pacifiques, des sages. Où voyez-vous qu'ils aillent perdre leur temps à faire des discours et surtout à en écouter ? Quand les a-t-on rencontrés dans les rues, promenant des drapeaux qui n'ont rien de national, des chansons qui n'ont rien d'harmonieux, des idées qui n'ont rien de fraternel ? Ils ne figurent pas, et cela doit se dire à leur honneur, dans les comptes rendus des mauvaises journées de la France.

Jardiniers-fleuristes, ils ont mieux à faire : ils ont leur vie à gagner en propageant, en vulgarisant un des grands biens de ce monde, qui est la fleur. Ils fleurissent nos

fenêtres, et l'étage le plus haut est souvent le mieux fleuri ; ils fleurissent nos rues, nos tables, nos boutonnières ou nos corsages, nos chapeaux quelquefois et les petits jardins que les villes nous permettent d'avoir ; ils fleurissent aussi les grands jardins qui sont à tout le monde, où chacun peut admirer, et respirer, et méditer, s'il lui plaît, des fleurs si belles et si choisies que les rois n'en ont pas de plus superbes. Que deviendrions-nous sans eux, dans les villes, si nous n'avions devant nous que de la poussière, des pierres, du fer et des hommes, sans un brin de verdure qui nous rappelle qu'il y a la nature autour de l'artificiel, et qu'il y a le silence autour du bruit ?



En vérité, le monde ne saurait se passer de fleurs, surtout le monde qui vit à l'étroit et qui souffre. Avez-vous remarqué les acheteuses de bouquets de violettes, de piquets d'œillets et de réséda, quand les marchandes passent, dans les rues de Paris, poussant les petites voitures à



bras ? Ce sont des ouvrières, qui se priveront d'un dessert, tout à l'heure, à cause des deux sous qu'a coûtés le bouquet, des jeunes femmes qui sont loin d'être de grandes dames, des ménagères, des vieilles toutes ridées, fanées, et assurément peu gâtées par la fortune. Elles emportent le même bouquet dont il y a tant de douzaines dans la voiture, et elles ont toutes un sourire de contentement, un geste de tendresse pour cette pincée de feuilles et de corolles, de couleurs et de parfums, qui est de la vie, et de la vie jeune, élégante, exquise, fragile et émouvante ajoutée à la leur.

L'ouvrière mettra les violettes dans un verre sur la table du travail, et elle imaginera un avenir ; la jeune femme les laissera se faner à son corsage, et sentira que c'est bien, et qu'il y a une harmonie de plus ici-bas ; la vieille les gardera dans l'ombre, et trouvera une douceur à voir ces petites créatures, qui ne se détournent point d'elle parce qu'elle est vieille, et qui lui donnent leur fraicheur, leur parfum, leur éclat, sans les retirer et les diminuer, comme tant d'autres douceurs se retirent et diminuent. Personne ne saurait dire ce que les fleurs ont éveillé de pensées heureuses dans les âmes. Elles



sont des associées et des amies. Elles sont une forme de notre adoration, quand nous ornons les églises avec des gerbes de fleurs, ou que les enfants, dans les processions, effeuillent des roses. Elles suivent, avec nous, nos morts, et veillent un peu de temps sur les tombes, plus que nous-mêmes.

Vive donc le métier qui multiplie les fleurs bénies! Les jardiniers exercent la plus nécessaire des industries de luxe, ils ont un rôle bienfaisant et charmant dont ils ne se doutent assurément pas tous. Je leur reprocherai même de manquer de goût trop souvent, de vouloir commander à la nature au lieu de la servir. Si Dieu leur obéissait, nous n'aurions que des fleurs doubles, et c'est bien assez qu'ils aient réussi à obtenir des dahlias gaufrés, des pétunias qui ressemblent à des pieuvres, et des marguerites qui ne savent plus comment se tenir sur leur tige, tant elles sont lourdes. Ils ont la passion du gros. La rocaille aussi les séduit. Il n'y a guère de petit jardinier, ayant économisé cinq mille francs, qui ne s'établisse dans les faubourgs, et ne fasse peindre sur son enseigne, à la suite de son nom : « Paysagiste, rocailleur, rustiqueur, fait l'entretien des jardins. » Livrez-leur votre jardin si vous voulez : ils vous bâtiront,



à grands frais, une grotte où pleurera une source d'un verre à l'heure, un ruisseau savamment courbé, avec plantes aquatiques variées, poissons rouges et pont de ciment ; ils vous doteront de bancs en simili-bois, de faux arbres morts et de quelques faux accidents de terrain, et vous serez heureux si vous échappez à la reproduction du dolmen et au petit temple en stuc.

Je les aime donc, et je me défie de leurs nouveautés. Quand mon jardinier vient chez moi, j'ai soin de regarder dans son panier, pour voir s'il n'apporte pas une truelle de rocailleur. Lorsque j'ai constaté l'absence de cet engin redoutable, je dis : « Bêchez, sarclez, plantez, semez, pourvu que ce soient des fleurs simples, je serai content. » Le jardinier sème, il arrose, il n'a mis en terre que des œillets, du réséda, des sauges, du lin, des pensées de plusieurs sortes et des giroflées de muraille, avec des pieds d'alouette, qui sont une vieille fleur qu'ils aiment encore plus que moi.

Alors le printemps vient à son tour ; il fait son œuvre ; les graines lèvent, elles deviennent des plantes qui ont mille caprices d'attitude, et qui sont déjà si différentes les unes des autres, un mois après leur naissance, que dans une même famille végétale et, semble-t-il, dans la même touffe, on les reconnait, comme les enfants, au

visage et au geste. Quelques vrilles inquiétantes se dessinent dans le massif ; des volubilis d'ancienne date ressuscitent, sous la forme de fils rampants, sans feuilles, qui cherchent une muraille et saisissent le tuteur d'un rosier ; des capucines oubliées recommencent dans un coin, à ouvrir leurs ombrelles vertes ; on signale une digitale parmi les œillets, et vingt pieds de trèfle blanc, et cent autres tiges que les gens de profession, traitent de mauvaises herbes, parce qu'au lieu d'être semées par la main de l'homme, elles le furent par les mulots, par les oiseaux ou par le vent. Je ne les condamne que rarement, et mon jardinier s'en indigne. Quand il passe derrière ma grille, il regarde ; il hoche la tête, — il voudrait entrer avec sa bêche ravageuse.

— Monsieur, il y aurait grand besoin d'un petit coup d'œil, làs-bas…

J'ai l'air de ne pas entendre ; ou je le raisonne ; ou je le remets à plus tard. Il connaît ma faiblesse pour les fleurs peu travaillées : il en sourit comme d'une faute de goût ; il prend sa revanche ailleurs.

Et nous sommes les meilleurs amis du monde.





LE RAMONEUR

Le Ramoneur



DU temps que j'étais enfant, je me demandais souvent : A quoi sert la grêle ? A quoi servent les puces, les chenilles ? A quoi sert le vent, la fumée ? », etc. On m'avait dit, — et la proposition n'a rien que de raisonnable, — qu'il n'y avait rien d'inutile dans le monde. Je cherchais à justifier la formule, et cela me jetait dans de grands embarras et de grands efforts d'esprit. Quelquefois, il est vrai, la réponse se présentait d'elle-même. Pour la fumée, par exemple, je me rappelle qu'à peine m'étais-je posé la question, je me répondis, avec la rapidité dédaigneuse qu'on met à

résoudre les questions trop faciles : « C'est bien simple ! D'abord, elle est jolie au-dessus des cheminées, la fumée. Et puis, elle sert à faire vivre les ramoneurs. »

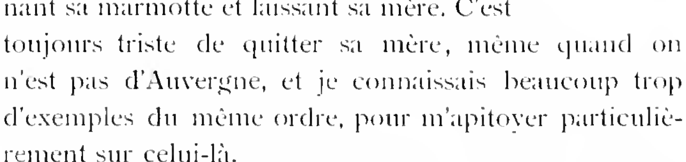
Je me trompais. L'utilité des choses ne nous sera jamais entièrement connue. Nous avançons lentement et sans sûreté dans cette nuit prodigieuse des volontés souveraines de Dieu, et, là où il faudrait un soleil pour tout illuminer, nous ne possédons qu'une mèche soufrée, pétillante, tressée brin à brin, allumée avec peine, que nous appelons la science, et dont nous sommes, d'ailleurs, justement fiers. Il a fallu du temps pour découvrir que rien n'est plus précieux qu'une cheminée qui fume, et que ces bons coups de vent, par lesquels toute la colonne ascendante des gaz et des poussières de charbon est ramenée dans l'appartement et roule sur les poutrelles. Nous gémissons sur les tentures et les peintures fanées, et c'est une marée désinfectante qui les a imprégnées et assainies. La fumée tue les germes morbides. Elle a sauvé, dans les fermes basses, dans les taudis, dans les mansardes, et quelquefois, malgré les fumistes, dans les appartements bourgeois, une foule de gens qui ne s'en sont jamais douté et qui se plaignaient d'elle.



J'étais moi-même ingrat envers la fumée qui sort de la route tracée. Je ne l'estimais que bien droite, sage, entre les quatre pans de la cheminée, ou se déversant dans l'air libre, ondoyante, poussée par la brise. Je croyais naïvement qu'elle n'avait que ce double rôle, panache et girouette à l'extérieur, ou bien suie noire le long des parois, ouvrage lentement préparé pour les ramoneurs d'hiver. Ne faut-il pas qu'ils vivent ? Que deviendraient-ils sans la suie ?



Je les ai toujours plaints. Non pas de cette pitié qui s'est exprimée dans des chansons, et des romances, et des gravures, et qui prétendait nous faire pleurer sur le petit ramoneur quittant l'Auvergne, emmenant sa marmotte et laissant sa mère. C'est toujours triste de quitter sa mère, même quand on n'est pas d'Auvergne, et je connaissais beaucoup trop d'exemples du même ordre, pour m'apitoyer particulièrement sur celui-là.



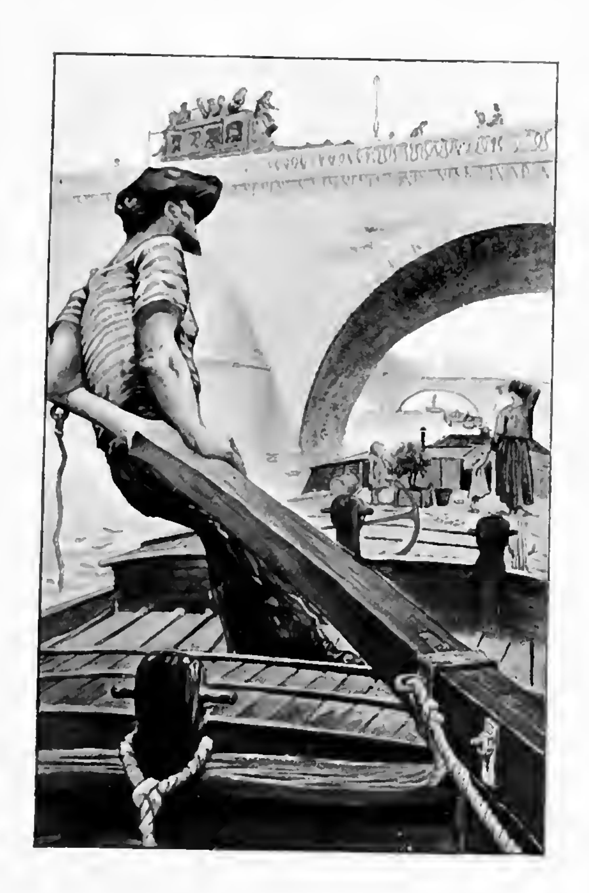
Ils n'étaient pas plus intéressants que les mousses après tout ? Mais je les plaignais pour la dureté de leur métier. Je les voyais monter sur les épaules de leur maitre, et se hisser dans le trou de la cheminée, retenus seulement par la pression de leurs genoux et de leurs reins ; je songeais, tout le temps de leur ascension, à ce qu'il arriverait si la fatigue les prenait, et s'ils n'avaient

plus la force de s'arcbouter ainsi aux deux parois principales ; je songeais à leur angoisse dans les passages plus étroits où ils pouvaient étouffer, et à la respiration difficile de ces petites poitrines, serrées par la contraction du corps, et aspirant un air tout empesté par la suie qui tombait.

Heureusement le métier disparait. Les cheminées ne se prêtent plus à cette besogne inhumaine. Elles nous chauffent mal ; elles n'ont plus que des ouvertures dérisoires, mais au moins les enfants n'y montent plus. Je ne sais pas quels peuvent être les profits des derniers Auvergnats, munis de la râclette, qu'on entend encore chanter, de loin en loin : « Ramonez les cheminées, du haut en bas ! », mais ils doivent être bien médiocres. Ils deviendront si faibles, d'année en année, que toutes les mères d'Auvergne aimeront mieux faire émigrer leurs petits Auvergnats en Tunisie, au Tonkin, en Nouvelle-Calédonie, à Madagascar, que dans les tuyaux de cheminées.

Ainsi soit-il !





LE MARINIER





LE marinier n'est pas le marin, pas plus que le fleuve n'est la mer. Mais il y a une parenté entre l'un et l'autre. On n'exerce pas le métier de marinier sans vocation, ni sans danger, ni sans que l'humeur de l'homme en devienne plus indépendante et plus brave. Quant au profit d'argent, c'est un point qui a varié et variera avec le temps.

N'a-t-on pas cru, par exemple, quand les chemins de fer ont été construits en tous sens, à travers la France, que c'en était fini de la batellerie, que la lutte n'était plus possible, que les « routes qui marchent », les beaux fleuves et rivières qui ne cessent de nous offrir le voyage des montagnes à la mer, allaient perdre un de leurs rôles naturels, devenu inutile grâce au progrès des sciences, et

ne transporteraient plus, désormais, que les canots de plaisance des riverains et les vieux nids des fauvettes riveraines ? Hélas ! oui, on l'a cru.

L'erreur n'eût pas causé grand dommage, si elle était demeurée dans le seul esprit des économistes et de ceux qui les lisent : leurs prédictions n'ont jamais conduit le monde. Mais les mariniers furent malheureusement intimidés par la vitesse de ces locomotives qui passaient en vue des berges ; ils désespérèrent de leurs bateaux, les démolirent un à un, en firent du bois de feu, et, devant les cendres des chalands, rêvèrent tristement que la profession était morte. L'Administration s'en persuada bientôt. N'apercevant plus, sur la surface des eaux, les voiles blanches d'autrefois, elle négligea d'entretenir le chenal, et le fleuve s'ensabla : c'est l'histoire de la Loire. Là où les fleuves ne furent pas abandonnés, ils furent du moins négligés, et les petites villes des bords, qui vivaient plus ou moins du commerce fluvial, connurent un déclin rapide. Il faut le dire tout simplement : les maîtres mariniers de la belle France avaient manqué de ténacité et peut-être d'esprit.

La leçon leur est venue du nord, du nord de la France et surtout de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne.

Regardez un atlas. Cette côte immense, dentelée, plate, à peine exhaussée au-dessus du flot, qui va de la frontière de France à la frontière de Russie, est toute

maillée de bleu sur les cartes. Nulle part, l'eau libre et courante n'occupe une plus large place. L'Escaut, le Rhin, l'Ems, la Weser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, fleuves énormes, vingt autres plus petits, plus de cent rivières y ont creusé leur lit. Des canaux dont le système est aujourd'hui presque complet, relient l'une à l'autre ces routes d'eau, qui pénètrent jusqu'au centre de l'Europe, et communiquent même, par le Danube, avec l'Orient. Dans de tels pays, la batellerie était trop puissante, trop nécessaire, pour capituler devant les chemins de fer. Les mariniers ne furent pas réjouis, assurément, par l'arrivée des premières locomotives traînant des wagons chargés. Mais ils étaient nombreux, persévérants, têtus, et ils comprirent qu'il y avait un moyen de ne pas laisser mourir la batellerie : c'était de la transformer.



Aujourd'hui, si vous voyagez dans le nord de la France, pays de terres plates aussi et de canaux multipliés, vous rencontrerez, glissant entre deux prés ou

deux champs de betteraves, des chalands d'un nouveau modèle, plus solides, mieux construits, et qui ont au centre une écurie. Oui, le bateau s'est affranchi de la tyrannie des loueurs de chevaux ; il porte avec lui sa cavalerie de hâlage, et d'habitude, quand un bon gros percheron, descendu à terre, tire la maison flottante, son camarade s'y repose en attendant le relai.

Mais si vous voyagez en Allemagne, ce sont de bien autres innovations que vous remarquerez !

Les Allemands n'ont pas seulement dépensé des sommes énormes pour l'entretien et la rectification des cours d'eau, pour la construction d'écluses modèles, de ports fluviaux et de bassins : leur grand mérite est d'avoir transformé l'outillage et perfectionné l'organisation de la batellerie. Effort privé, celui-ci, lutte mémorable de petites gens qui voulaient vivre. Ils se sont associés, bateliers de Mayence, bateliers de Düsseldorf, bateliers de Rührort ; ils ont abandonné les anciens chalands en bois et inventé un type nouveau, en tôle d'acier, d'un plus fort tonnage et de forme élégante cependant ; ils ont abandonné la voile, ou à peu près, et fait construire de puissants remorqueurs d'un faible tirant d'eau ; ils ont ouvert, dans tous les petits ports où hivernent les bateaux, des écoles professionnelles de batellerie, où les jeunes gens apprennent à devenir mieux que des manœuvres habiles, des industriels avisés et armés pour la grande concurrence ; ils ont pressé et

guidé l'État dans l'exécution des travaux publics, et le succès leur est venu, à ce point que, sur le Rhin seulement, la navigation fluviale, en vingt ans, s'est élevée de 882 millions à 3 milliards de tonnes !

Voilà l'exemple. Il est encourageant. Quand nos mariniers de la Seine, de la Gironde et du Rhône s'entendront, et à la vanité des plaintes et des gémissements substitueront la tactique des efforts associés ; quand la vaillante campagne que mènent les compagnons de « La Loire navigable » aura abouti et rendu au pays le premier de ses fleuves ensablé ; en somme, quand nous l'aurons voulu, le métier de marinier reprendra vie aussi chez nous. On reverra, plus nombreux, plus chargés, plus rapides qu'autrefois, les trains de bateaux monter et descendre nos cours d'eau et s'arrêter aux petits ports désertés. Le métier refera la race des vieux mariniers de France, la race hardie, active et gaie, que le voyage affine et tient en perpétuel éveil. Car le marinier est un voyageur et plus ou moins, par conséquent, un philosophe et un humoriste ; il commerce avec des gens de toute humeur et de tout accent, et par là il acquiert plus de connaissances et de finesse que ceux qui restent chez eux ; il a besoin d'initiative et de résolution ; il doit connaître le temps comme un paysan et les courants comme un marin ; il est plus indépendant qu'un terrien, parce qu'il a sous les pieds une planche qui est à lui, et qu'il y a sous la planche l'eau qui n'est à personne ; il s'enrichit

souvent comme l'histoire en témoigne ; il vit, comme il est bon de vivre, actif dans le grand air qui passe.

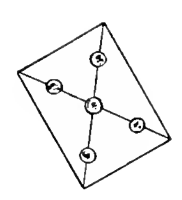
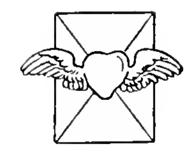
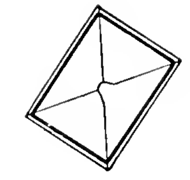
Si vous vous promenez le long des quais de la Seine, à l'automne surtout, quand la récolte vient d'être achevée, et que les bateaux, greniers montants, sont pleins de pommes, de marrons et de vin, s'entassent dans les ports de Paris, regardez la population qui vit là, pour un temps, et songez aux jolis voyages qu'ont fait ces mariniers. Ils sont de Normandie, de Bretagne, mais surtout de la Franche-Comté, d'Auvergne ou de Lorraine. On les reconnait à l'accent. Ils ont vu couler doucement, du pont de leur chaland, les collines et les plaines de France. Les voici maintenant au cœur de la cité, vivant dans leurs maisons, comme un bourgeois de Paris. Et, mieux qu'un bourgeois peut-être, quand la saison de vente sera finie, ils reprendront, la poche pleine, le chemin de leur province.

C'est un joli métier qui peut redevenir florissant ! Que Dieu protège la batellerie !





LE FACTEUR

Le Facteur



ON peut diviser les hommes de bien des manières, et de celle-ci notamment : ceux qui redoutent le facteur, et ceux qui l'attendent avec impatience.

La première catégorie est assurément la moins nombreuse et celle où la jeunesse est rare. Il faut avoir souffert de la vie cruellement, ou posséder un esprit dénué de toute curiosité, peureux et d'humeur sauvage, pour fuir le brave petit employé qui vient, chaque matin, plus régulier que le soleil, s'encadrer entre les montants de la porte et ouvrir sa boite à nouvelles. J'ai connu un vieux savant qui était de cette humeur-là. Il avait couru, dans sa jeunesse, l'Europe, l'Asie et l'Amérique ; on l'avait vu converser, dans leur langue, avec les brahmanes de l'Inde, avec les mandarins de la Chine, avec

les Portugais de la côte du Mozambique, les Espagnols des Républiques américaines et les Anglais du monde entier. Et, d'avoir connu tant de variétés d'hommes, il avait gardé envers le genre humain quelque dédain et même quelque défiance. Retiré à la campagne, il était pris de peur, quand il apercevait, au tournant de son avenue, l'homme en blouse bleue, coiffé de la casquette liserée. « Mon Dieu ! disait-il, le voici ! Il va entrer ! Il entre ! Quelle fâcheuse histoire va-t-il encore m'apprendre ? Pourquoi m'écrivent-ils donc ? Que me veulent-ils, avec leurs lettres, leurs livres et leurs télégrammes ? »



Un sentiment tout contraire anime la plupart des citadins et des campagnards. A la campagne surtout, l'arrivée du facteur est un événement. Pour avoir de bonne heure son courrier, le châtelain du pays fait déjeuner chez lui le facteur, le maire lui promet de beaux chemins cyclables, le vigneron lui offre un verre. En tout lieu, il reçoit bon accueil et un sourire qui ne va point à lui, mais à l'inconnu qu'il apporte. « Bonjour facteur ! Une lettre pour moi ? Deux ? Trois ? Donnez

vite ! » Avez-vous observé les mines des cuisinières, des femmes de chambres, des enfants, qui reçoivent le courrier ? Ils croient qu'ils ont du mystère tout plein la main. Ils ont un regard d'étude et d'envie pour monsieur, pour madame, pour le père ou la mère qui ouvrira l'enveloppe blanche. Ceux-ci éprouvent aussi une émotion. L'âge l'affaiblit, et ne la supprime pas. Celui qui rompt un cachet s'imagine briser le sceau du destin lui-même. C'est souvent vrai : naissances, mariages, morts, maladies, nos gains, nos pertes, nos joies, nos pauvres essais pour dire qui nous sommes à ceux que nous aimons, tout cela s'écrit, se lit, s'oublie. Mais la minute où l'on va savoir enferme plus de vie que les autres, et quelque chose tremble en nous, toujours, qui n'a pas toujours tort et n'a pas toujours raison. Nous nous sentons fragiles, mobiles, exposés aux changements. Pour rendre émouvante cette minute de la lettre close qui va dire son secret, il y a d'abord ce que nous attendons, ce que nous espérons, ce que nous craignons, le rêve que nous avons bâti et appelé notre avenir. Et puis, il y a l'incertain, l'événement qui peut se produire, que nous





n'imaginons pas d'une manière précise, mais que nous n'en souhaitons peut-être que plus ardemment. N'avez-vous pas songé, bien des fois, que le facteur vous apporterait un jour une lettre, vous ne savez pas de qui, et que cette lettre vous annoncerait un bonheur, vous ne savez pas lequel ? N'avez-vous pas éprouvé de déception, quand la lettre, — ce qui arrive souvent, — disait autre chose, ou ne disait rien, ou se laissait désirer ? N'avez-vous pas pensé : « Ce sera pour demain ? »

Ne vous lassez pas de sonner à ma porte, facteur. C'est la vie qui sonne avec vous, c'est le travail, c'est l'amitié, c'est la peine que j'aurai seul ou celle que je partagerai, c'est le signal qui m'est fait par les compagnons de ma route. Même si j'en dois souffrir, soyez le bienvenu ! Il y aurait sans vous, dans le monde, moins de fraternité. Et si jamais mon suffrage m'était demandé, facteur, je voterais pour qu'on traitât largement, libéralement, l'homme utile que vous êtes.



TABLE DES MATIERES




IMPRIMERIE D'ART


a39003 003483467b